

le 20.05.98

— 32 —

heures clos

autre coopérant français. Tous deux avaient marché vers la place d'armes où se trouvaient tous les bâtiments de commandement du camp pour essayer de comprendre ce qui se passait. Celle-ci était envahie par les militaires qui, habitant sur le camp, venaient de partout aux nouvelles, le fusil en bandoulière, dans le plus grand désordre. C'est alors que le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin avait appris que le Chef de l'Etat Habyarimana devait rentrer le soir d'une réunion à Dar Es-Salaam. Il avait fait un premier compte rendu téléphonique au Lieutenant-Colonel Jean-Jacques Maurin qui se trouvait chez lui, en disant qu'il s'était peut-être produit quelque chose de grave. Puis, il avait obtenu la confirmation par un officier rwandais que le Président Habyarimana avait été tué et avait alors fait un deuxième compte rendu téléphonique.

Vers vingt-deux heures environ, le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin avait pu accéder au lieu du crash. Dans un premier temps, quand il avait voulu s'y présenter, accompagné des coopérants qui étaient avec lui, il s'était trouvé face à une sentinelle de la garde présidentielle qui ne les connaissait pas et qui était extrêmement nerveuse. De retour au camp, il avait rencontré un officier rwandais qui le connaissait et qui lui avait dit « *ils ont tué le Président* ». Pensant aux pilotes, il lui avait fait part de sa volonté d'aller sur place. C'est donc avec cet officier rwandais qu'il était retourné sur les lieux du crash, se servant de lui comme sauf-conduit pour traverser les postes de garde de la garde présidentielle. Ils entamèrent ensuite les recherches, au milieu des morceaux de métal et des restes qui gisaient partout. Le premier souci du Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin fut de retrouver les corps des pilotes. Il avait bien vu que le Président Habyarimana était mort. Personne ne savait qui était dans l'avion. Les coopérants français savaient qu'il y avait les deux Présidents de la République, mais sur place, les militaires rwandais qui avaient été affectés à la recherche des corps ne le savaient pas. Le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin trouva les

le 20-05-98

— 33 —

le 20-05-98
hui des

restes du chef d'état-major, qui n'avait plus de tête, que personne n'avait reconnu mais dont il avait trouvé les papiers dans la veste. Il avait alors jugé du désarroi des militaires rwandais qui ramassaient les restes avec lui ainsi que celui des coopérants français qui l'accompagnaient, d'autant plus lorsqu'ils se rendirent compte que le Président Habyarimana, dont ils pensaient qu'il arriverait le lendemain dans un autre appareil, était dans l'avion.

Jusqu'à 3 heures du matin, le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin s'était occupé de récupérer les corps des trois pilotes français et de les faire placer dans des cercueils, puis était rentré chez lui. Il retourna sur place le matin à 8 heures, avec en tête l'idée de retrouver la boîte noire, cette fameuse boîte noire que d'aucuns auraient voulu qu'il l'eût chez lui, posée sur son bahut. Il a rappelé que, n'étant pas expert en circulation aérienne ni en matériel aérien, il ne savait pas où elle était. Après avoir cherché dans les débris et n'ayant rien trouvé, il était retourné chez lui. Dans l'après-midi, il avait reçu un coup de téléphone du chef d'escale d'Air France qu'il connaissait bien, qui lui avait fait part de son inquiétude pour un employé tutsi d'Air France qui habitait en face de l'entrée de l'aéroport de Kanombe, que le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin connaissait également très bien. Comme personne ne pouvait venir de la ville, puisque le bataillon FPR se trouvait au milieu, il lui avait demandé d'aller voir, car il était inquiet pour lui. A ce moment-là, le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin lui avait parlé de son problème de boîte noire, ce à quoi le chef d'escale d'Air France lui avait répondu qu'il allait téléphoner à quelqu'un de chez Dassault qu'il connaissait. Il s'enquit ensuite du sort de l'employé tutsi, qui avait été sauvé par un militaire rwandais qui habitait dans la parcelle voisine et était parti avec sa famille juste avant l'arrivée des miliciens. Chez lui, les miliciens avaient tout dévasté.

Rentré chez lui, le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin eut à nouveau un échange téléphonique avec le chef d'escale d'Air France qui lui avait indiqué que les gens de

100 n 00
le 20-05-98

et ...
mais c'est

précisant qu'il fallait passer par un central vétuste qui saturait très rapidement et qu'il lui avait fallu une demi-heure pour obtenir la communication. Après avoir eu la confirmation de l'attentat, il avait dû attendre au moins autant.

Faisant observer qu'il était légitime que, pour la recherche des corps, le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin ait agi de sa propre initiative, M. Jacques Myard a voulu savoir si les corps avaient été rapatriés immédiatement vers l'ambassade.

Le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin a répondu que la route ayant été coupée très rapidement et étant sous le feu des belligérants des deux parties, tel n'avait malheureusement pas été le cas. Il avait essayé d'aller à l'ambassade par la route, mais s'était fait tirer dessus. Par la suite, il était toujours passé par le sud, l'ambassade étant située dans le centre-ville, à gauche.

A Kanombe, il y avait l'hôpital militaire et une morgue. Le lendemain matin, il était venu récupérer les corps qui avaient été placés dans des cercueils en bois ordinaire par les Rwandais et les avait déposés à la morgue. Quant l'opération Amaryllis avait été déclenchée, le 10 ou le 11, les Français qui l'accompagnaient et lui-même, qui étaient les seuls à savoir où étaient les corps, étaient venus les chercher pour les emmener à l'aéroport. Là, ils avaient été placés dans des cercueils plombés par des médecins.

Evoquant la conversation du Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin avec le chef d'escale d'Air France sur la boîte noire, M. Jacques Myard a souhaité savoir si des témoins, notamment le résident d'Air France, existaient sur ce sujet et qu'elles avaient été les paroles exactes du chef d'escale d'Air France.

Le Lieutenant-Colonel Grégoire de Saint-Quentin a répondu par l'affirmative à la première question, indiquant qu'il avait depuis perdu de vue le chef d'escale d'Air France. Il a